

## En marge de la société *Quiet Zone* de Karl Lemieux et David Bryant

Charles-André Coderre

Numéro 174, octobre–novembre 2015

Son + Vision

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coderre, C.-A. (2015). En marge de la société / *Quiet Zone* de Karl Lemieux et David Bryant. *24 images*, (174), 16–16.

# En marge de la société

par Charles-André Coderre

**Q**u*iet Zone*, le plus récent film du cinéaste montréalais Karl Lemieux et seconde collaboration avec l'ONF après *Mamori* (2010), prouve que cette institution se devrait d'encourager davantage les réalisations expérimentales au sein de son programme de cinéma d'animation. Car ces œuvres pour la salle de cinéma s'avèrent, à quelques exceptions près, beaucoup plus fortes que la vaste production destinée au site Web interactif. Coréalisé avec le musicien David Bryant, guitariste du cultissime groupe Godspeed You! Black Emperor, ce film poursuit par ailleurs la collaboration entamée lors du court métrage *Passage* (2007) pour lequel Bryant signait la conception sonore. *Quiet Zone* se veut une œuvre expérimentale aux frontières du documentaire. Lemieux et Bryant donnent la parole à deux femmes souffrant d'hypersensibilité électromagnétique qui ont décidé d'aller vivre en Virginie-Occidentale, dans une zone connue sous le nom de « National Radio Quiet Zone », puisque téléphones cellulaires et réseau wifi y sont interdits en raison des besoins spécifiques de l'observatoire scientifique.

Lemieux collabore avec la même petite équipe depuis *Passage*; équipe qui comprend notamment le directeur photo Mathieu Laverdière et le monteur Mathieu Bouchard-Malo. Il fait ainsi partie de ces rares cinéastes qui contredisent l'idée reçue selon laquelle le cinéma expérimental doit se réaliser dans l'intimité la plus totale, à l'image de l'écrivain. La caméra s'intéresse à la fois au quotidien des deux femmes – on les voit déambuler dans les bois, taper à la machine à écrire... –, et aux structures impressionnantes de l'observatoire, aux paysages abandonnés de cette petite zone en marge de la société, coupée des technologies modernes. À plusieurs égards, le choix des cadrages rappelle la série de portraits noir et blanc, « Women in The Woods », réalisée par la défunte photographe américaine Deborah Turbeville.

En hors-champ, la voix des femmes se superpose à des images altérées chimiquement par de vieilles techniques photographiques tels que le mordantage, qui reviennent de façon récurrente tout au long du film. Ce procédé rappelle que le cinéaste manipule en direct la pellicule depuis plus de dix ans lorsqu'il accompagne divers musiciens de l'avant-garde montréalaise et d'ailleurs. Projectionniste 16 mm pour Godspeed You! Black Emperor depuis 2010, Lemieux multiplie les collaborations, que ce soit avec Hiss Tracts (le groupe de David Bryant et Kevin Doria), Benny Nilsen, Philip Jeck, Amen Dunes (dans un de ses vidéoclips); Hyena Hive ou encore Roger Tellier-Craig et Alexandre St-Onge pour sa récente performance *Unzip Violence*. Lemieux reste ainsi fidèle à une certaine vision du cinéma expérimental intimement liée à la musique. Cette approche traverse tout son cinéma depuis ses films d'adolescence (son premier film



Quiet Zone (2015)

*The Bridge* avait comme bande sonore la musique de Lee Ranaldo) et reprend de manière actuelle et pertinente, des enjeux qui remontent aux premières avant-gardes françaises, notamment Germaine Dulac qui cherchait à créer des films comme des « symphonies visuelles faite d'images rythmées. »

Dans *Quiet Zone*, la musicalité interne de chaque image, la rythmique particulière dégagée des effets produits sur la pellicule, tous les micro-événements photochimiques que contient chaque photogramme, donnent l'impression que les images sont contaminées par une radioactivité insoutenable. Ces altérations rendent presque visibles les champs électromagnétiques. Le travail en 16 mm de Lemieux n'apparaît en rien comme une gimmick stylistique à la mode, même si l'attrait pour la culture analogique *lo-fi* bat son plein dans la culture populaire. Au contraire, celui-ci épouse parfaitement le sujet de son film, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les œuvres du cinéaste torontois Steve Sanguedolce (*Dead Time*, *Blinding*), le discours des deux protagonistes qui tentent de décrire l'hypersensibilité électromagnétique telle que vécue de l'intérieur s'arrimant très bien aux images, tout en faisant écho à la forme même du film. Ainsi, la corrélation entre l'image qui frétille et la parole qui décrit les ondes comme une substance submergeant le corps jusqu'à la moelle des os génère un surprenant échange entre la matière filmique et cette parole. Le choix que fait Lemieux de s'éloigner d'une imagerie numérique lisse, contemporaine, coïncide ainsi avec cette « quiet zone » du film, l'un des rares lieux encore préservés des effets de la modernité que représentent les champs électromagnétiques. Il accentue même ce parti pris esthétique par la technique de rephotographie, en refilant en 16 mm plusieurs séquences tournées en numérique. L'image numérique transformée en image argentique est devenue sale, impure, et apparaît ainsi tel un baume sur les maux de notre époque. 24